

Household Saints

Mario Cloutier

Number 169, February 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59484ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Cloutier, M. (1994). Review of [*Household Saints*]. *Séquences*, (169), 43–44.

Heaven and Earth

Avec Oliver Stone, chassez le naturel et il revient comme un jet de napalm. Si on avait pu croire que le réalisateur de JFK avait finalement appris une chose ou deux sur le cinéma, notamment sur l'art du montage, avec son dernier réquisitoire politique, on s'aperçoit vite dans **Heaven and Earth** que le Claude Lelouch des Américains se porte toujours bien. À la fois réductrice et grandiloquente, la conclusion de sa trilogie vietnamienne rate complètement la cible, tout en posant de sérieuses questions sur les véritables intentions de son auteur.

Après le point de vue du simple soldat dans **Platoon** et celui du vétéran désillusionné dans **Born on the Fourth of July**, Oliver Stone raconte, dans **Heaven and Earth**, l'histoire véridique d'une paysanne vietnamienne marquée par le destin. Le Ly Haislip connaîtra la pauvreté, la prison et la torture lors de la guerre dans son pays, avant d'épouser un Américain qui lui ouvrira les portes du *heaven made in USA*. Elle se heurtera au racisme des uns et à la violence de son mari, avant de devenir une femme d'affaires avertie et de retourner fouler le sol de ses ancêtres.

Dès les dix premières minutes de ce film au propos simpliste, le spectateur sait ce que lui réservent les deux autres heures de projection. Une petite musique folklorique et un aperçu de la rustique vie paysanne sont vite remplacés par des images somptueuses de la campagne vietnamienne accompagnées par un thème musical pompeux, composé par le très limité Kitaro. Dès lors, Oliver Stone nous refait le coup de l'enfilade de coquilles vides, supportées par un traitement superficiel et insensible. On reconnaît bien là l'auteur de l'affligeant **The Doors**, un cinéaste dont le manichéisme et le symbolisme primaires prennent les spectateurs pour de vulgaires nigauds.

Dépourvu de toute sensibilité féminine, le réalisateur rate lamentablement le rendez-vous avec son héroïne. De viol en tentative d'avortement et de torture en prostitution, le film nous sert tout un amalgame de clichés sur la femme victime, faible, mais toujours attirante. La femme sauvée in extremis avec ses enfants par le futur mari qui vient du ciel en hélicoptère. La femme-objet, maltraitée par des méchants dans le récit, mais aussi exploitée par le cinéaste qui n'hésite pas à

montrer le corps nu de son actrice principale... dans une scène de viol! Dans la bouche du père bien-aimé de Le Ly Haislip, le message du cinéaste s'articule clairement: «Tu es née pour devenir une merveilleuse épouse et mère de famille, pas pour combattre.»

Tout cela n'enlève rien au mérite de la jeune Hiep Thi Le dans le rôle principal, son premier et probablement dernier au cinéma puisqu'elle n'a, semble-t-il, pas vraiment apprécié l'expérience. Également, il faut saluer le travail de Joan Chen, méconnaissable dans le rôle de sa mère. Leurs performances ne réussissent toutefois pas à faire passer l'émotion, pas plus que la narration en voix off. Tout cela est passé à la moulinette Stone qui privilégie le spectaculaire et l'action aux dépens de l'intimité et de l'introspection. Le seul véritable moment touchant survient lors du monologue de Tommy Lee Jones en soldat repent, un personnage qui se rapproche plus de l'expérience du cinéaste.

Dans l'esprit réducteur d'Oliver Stone, tout le monde a été plus ou moins victime de cette guerre inutile. Comme le dira l'héroïne: «couleurs de peau différentes, même souffrance.» À la différence, qu'inconsciemment, le film rend compte d'un fait irréfutable: plusieurs Américains sont allés et revenus du Viêt-nam comme certains font un voyage dans le sud. Un périple avec le Club Aventure en quelque sorte qui promet l'exotisme, des femmes à volonté et juste assez de risques pour rendre l'expérience inoubliable. De retour aux États-Unis, le récit réussit par ailleurs à nous amuser quelque peu avec une satire bien sentie sur la surabondance américaine, mais cela sombre très vite dans la grosse caricature d'obèses attardés. Plutôt facile...

On a souvent l'impression que la principale ambition d'Oliver Stone est de raconter toute l'Amérique, de **Wall Street** à la musique rock et aux années 60. Il cherche à tout dire, à joindre le ciel et la terre, l'esthétique et l'idéologique dans l'épique et le mythique. Il aura beau affirmer en entrevue qu'il déteste ceux qui simplifient tout, lui-même, pour rendre intelligible ses contenus pseudo-progressistes, coupe court à toute forme de réflexion et ne sert que du tout cuit, des repas surgelés en somme. Or, le pauvre homme possède autant de sensibilité et de subtilité qu'un gérant de restaurant *fast-food*. Il est malheureusement parti pour la



Hiep Thi Le et Tommy Lee Jones

gloire et qui sait où il s'arrêtera. S'il en revient un jour, peut-être aura-t-on enfin droit à nouveau à des sujets plus personnels et moins prétentieux comme **Salvador** et **Platoon**.

Mario Cloutier

HEAVEN AND EARTH (Le Ciel et la Terre) — Réal.: Oliver Stone — **Scén.:** Oliver Stone d'après *When Heaven and Earth Changed Place* de Le Ly Haislip et Jay Wurts et *Child of Warm, Woman of Peace* de Le Ly Haislip et James Haislip — **Phot.:** Richard Richardson — **Mont.:** David Brenner, Sally Menke — **Mus.:** Kitaro — **Son:** Bill Daly — **Déc.:** Victor Kempster — **Cost.:** Ha Nguyen — **Int.:** Tommy Lee Jones (Sgt. Steve Butler), Joan Chen (Mama), Haing S. Ngor (Papa), Hiep Thi Le (Le Ly), Debbie Reynolds (Eugenia), Dustin Nguyen (Sau), Conchate Ferrell (Bernice), Vivian Wu (Madame Lien), Dale Dye (Larry) — **Prod.:** Oliver Stone, Arnon Milchan, Robert Kline, A. Kitman Ho — États-Unis — 1993 — 136 minutes — **Dist.:** Warner Bros.

Household Saints

New York, 1949. Une vague de chaleur intense submerge les habitants de la Petite Italie. Ce qui ne saurait empêcher les commères de jaser et les hommes de boire en jouant aux cartes. À court de fric, Lino Falconetti mise et perd sa fille unique au boucher du quartier, le beau Joseph Santangelo. Catherine et Joseph auront une fille, Teresa, qui, au grand dam de ses parents, se jettera dans les bras de Jésus comme nulle autre. Voilà le résumé du troisième film de la réalisatrice américaine, Nancy Savoca, **Household Saints**. Une oeuvre sensible et mûre qui saisit l'essence de l'Amérique de l'après-guerre, la moderne, celle qui idolâtre de faux dieux et qui troque définitivement le spirituel pour le matériel.

En artiste intelligente et lucide, Nancy Savoca se garde toutefois de juger les uns ou les autres. Elle se contente d'observer un monde en bouleversement, une époque

qu'elle connaît bien, elle qui est née d'une union argentine-sicilienne, un mélange plus que catholique. Cela donne un film des plus personnels, plongeant tête première vers un sujet pas très à la mode, la sainteté. Il y a pourtant un martyr qui sommeille en chacun de nous, nous dit Nancy Savoca. Nous aspirons tous à la sainteté comme la petite Thérèse de

que tu crois, qu'on est au cinéma?» Croire c'est voir, au cinéma comme dans la foi catholique. Dans une scène savoureuse et touchante, Teresa converse avec Jésus qui lui est apparu pendant qu'elle repasse les chemises de son petit ami. Et ce Jésus, manière années 60 et comédie musicale *Hair*, de procéder à la multiplication des chemises pour cette charmante croyante.

En ce sens, le film de Nancy Savoca rejoint le *Mac* de John Turturro, en apportant un nouvel éclairage sur la vie au sein de la communauté italo-américaine. Un regard empreint de tendresse qui s'éloigne du cinéma des prédécesseurs et modèles, Scorsese et Coppola, pour mieux cerner la réalité des petites gens. À mille lieux des clichés sur la mafia et des autres stéréotypes hollywoodiens, Nancy Savoca ne tente pas tant de dénigrer la religion catholique, que de la comprendre, en s'en saisissant comme on revient tôt ou tard à un passé demeuré incompris. La cinéaste pose avec assurance sa pierre à elle dans l'érection d'une nouvelle mosaïque italo-américaine, plus humaine, personnelle, sympathique et émouvante. En un mot, vraie!

Au générique, on remarquera le nom de Jonathan Demme comme producteur exécutif. C'est bien là le réalisateur du *Silence des agneaux*, mais aussi celui de *Cousin Bobby*, un documentaire sur un prêtre qui travaille à Harlem, une sorte de saint moderne. Demme avait produit le premier film de Nancy Savoca, *True Love*, et a fait des pieds et des mains pour trouver le financement pour celui-ci. Fort louable initiative. Un saint homme quoi!

Mario Cloutier

HOUSEHOLD SAINTS — Réal.: Nancy Savoca — Scén.: Nancy Savoca et Richard Guay d'après le roman de Francine Prose — Phot.: Bobby Bukowski — Mus.: Stephen Endelman — Mont.: Beth Kling — Déc.: Karen Wiesel — Cost.: Eugénie Bafaloukos — Son: William Sarokin — Int.: Tracey Ullman (Catherine Falconetti), Vincent d'Onofrio (Joseph Santangelo), Lily Taylor (Teresa), Judith Malina (Carmela Santangelo), Michael Rispoli (Nicky Falconetti), Michael Imperioli (Leonard Villanova), Rachel Bella (Teresa, jeune) — Prod.: Richard Guay et Peter Newman — États-Unis — 1992 — 124 minutes — Dist.: Alliance/Vivafilm.

The Music of Chance

N'existe-t-il rien de plus aléatoire que la chance? Surtout au jeu. On

s' imagine l'avoir de son côté et, pouf!, le vent tourne et le résultat peut mener loin. Les deux héros de *The Music of Chance* l'apprendront à leurs dépens.

Au volant de sa voiture, Jim Nashe croise sur une route déserte un homme qui titube, l'air plutôt mal en point. Son visage et ses vêtements sont ensanglantés. Nashe le prend à son bord et, au fil de la conversation, il apprend que son passager, Jack Pozzi, est un joueur de cartes professionnel à qui on vient de dilapider les gains de toute une nuit de jeu. Or, il destinait cet argent à une importante partie de cartes avec ce qui lui paraît être deux naïfs, plumés par lui peu de temps auparavant, qui lui ont proposé une revanche chez eux. Somme minimale pour cette partie: dix mille dollars que, bien entendu, Pozzi ne possède plus. Mais il semble tellement sûr de pouvoir gagner haut la main que Nashe propose de lui avancer, contre la moitié de ses gains, cette somme, dernier reste d'un héritage sur lequel il a vécu depuis un an en sillonnant les routes au gré de sa fantaisie. Marché conclu, mais le résultat s'avère être très loin de leurs attentes.

The Music of Chance a été adapté du livre du même titre du romancier américain, Paul Auster, qui se spécialise dans le non-réalisme. Cette histoire nous entraîne dans une logique narrative très cohérente mais tout à fait inattendue. On ne sait plus si on est plongé dans l'onirisme, frôlant souvent le cauchemar, ou dans l'absurde total. Cette incertitude et l'originalité de cette aventure aiguïent en fait la curiosité et rivent le spectateur à son siège, car bien malin celui qui en devinera la fin. Il ne s'agit pas d'un film d'action mais bien d'un suspense où règnent le non-dit et le sous-entendu: un cas patent de causes à effets.

On a beau se laisser prendre, le plaisir à suivre cette histoire serait augmenté si les scénaristes Paul et Belinda Haas en avaient mieux développé certains éléments. Le passé de Nashe se révèle par bribes, mais jamais assez pour qu'on comprenne vraiment son personnage, alors que tout pivote autour de lui. Cela n'est certainement pas dû au jeu de Mandy Patinkin qui en fait un homme posé, sensible, intègre et surtout crédible. En outre, beaucoup d'importance est donnée à une maquette géante d'une ville, reflétant les événements marquants dans la vie de Willie Stone, son constructeur, et de son partenaire Bill Flower, les hôtes de la



Lily Taylor et Michael Rispoli

Lisieux ou son admiratrice dans le film, Teresa, qui dira: «Je n'ai pas été criblée de flèches, mais je peux faire ceci, je peux froter, je peux laver. Je peux, moi aussi, devenir une sainte. C'est possible.»

La sainteté dans la simplicité. Simple comme cette manière que possède la cinéaste d'imposer un style tout en nuances. Un style où tous les détails ont leur importance, du gros plan d'un cornet de crème glacée fondante jusqu'à celui de la préparation de la saucisse traditionnelle italienne, en passant par les récurrentes plongées aériennes sur les humains, d'un point de vue, pourrait-on dire, céleste.

Cela n'empêche en rien le film d'utiliser un humour fin qui sympathise avec d'attachants personnages, surtout les féminins, interprétés par un trio hors pair composé de Judith Malina en grand-mère sévère et dévote, Tracey Ullman dans le rôle de la mère réaliste et l'admirable Lily Taylor dans celui de sa fille qui veut aussi donner sa vie à Dieu. La mère aura eu beau se débarrasser de tout un attirail décoratif religieux à la mort de la grand-mère, cela n'empêchera pas sa fille de se les réapproprier par pur atavisme.

L'humour de *Household Saints* repose notamment sur quelques envolées fantastiques ou auto-référentielles à la Fellini. La nuit de noces des parents de Teresa provoque l'hilarité en mêlant septième ciel orgasmique avec ascension céleste. Impossible également d'ignorer la présence dans le récit de la cinéaste un peu plus loin avec cette réplique de la grand-mère au père désireux d'assister à l'accouchement de sa femme: «Qu'est-ce